

JULIEN BENDA

**La jeunesse  
d'un clerc**

SUIVI DE

**Un régulier dans le siècle**

ET DE

**Exercice  
d'un enterré vif**

PRÉFACE D'ETIEMBLE

*nrf*

GALLIMARD







## DÉLICIEUX ÉLEUTHÈRE

*Depuis quelques années, depuis la nouvelle vague, le nouveau roman, la nouvelle critique, l'ancienne structuralité et la future amorisation selon le marxismo-thomisme, je me dis souvent que nous manquons fâcheusement d'emmerdeurs qui se chargent de dire leurs quatre vérités à toutes ces bandes ingénieusement armées qui tiennent le haut du pavé, noyant la presse, terrorisent l'opinion, organisent autour de l'opposant un silence de mort. Il y a J.-F. Revel, je sais, je m'en réjouis; mais qu'il essaie donc de dégonfler dans la grande presse hebdomadaire les « explications » structuralistes ou omégaïstes du sonnet des Voyelles. Tout Revel qu'il est, on le mettra au panier. Diverses personnes m'ont récemment sommé de composer à ce propos quelque pamphlet. A quoi bon? Ma vie est courte. Les tenanciers des boutiques de modes ont le bras long. On teilhardechardinisera, on grammatologisera, on structuralisera, on linguisticosémantiquegénéralisera, on chosifiera, on décervellera plus et mieux que jamais. Tout cela en charabia, qui est l'unique langue intelligible à nos « penseurs ». Comme emmerdeur, non décidément, je ne vauz rien. L'an passé, j'en fis une fois de plus l'expérience avec Poètes ou Faiseurs? Un silence ouaté me neutralisa. Comme emmerdeur en chef, c'est Éleuthère qu'il nous faudrait.*

*« Allons! Éleuthère, cher Éleuthère, délicieux Éleuthère, un coup de main? Un coup de pouce? Un coup de patte? On sait bien que vous aurez cent ans le 26 décembre; mais vous restez si frais, si insolent. Aussi emmerdeur que naguère et jadis! Qu'attendez-vous pour reprendre à La Nouvelle Revue*





situation d'homme obscur ». Peut-être même ne garda-t-il pas le jugement serein devant ceux à qui l'on commandait parfois une phrase pour un fronton de nos palais ; en cela, plus passionné qu'il ne convient à un ennemi de Belphégor. Quoique je méprise autant qu'il peut le faire ceux des académiciens Goncourt, qui, au dernier moment, firent défection pour ravir au juif dreyfusard le prix qu'on lui tenait pour acquis — six voix contre quatre — et quoique son plus obscur encore vainqueur ne fasse pas grand honneur aux Henniques et autres débiles qui le préféraient à L'Ordination, Benda se connut assez bien en ne persévérant pas dans le genre.

« Le besoin de sympathiser avec l'épreuve humaine » (au lieu de seulement la comprendre), qu'Éleuthère estime qui pousse au roman l'auteur de *La Croix de Roses*, avouons qu'il était chez celui-ci plus discret que de raison ; cette « sympathie humaine », qui inspirerait les romans de Benda, a sujet de « troubler » l'Éleuthère de la préface. Car l'auteur de *La Jeunesse d'un Clerc*, d'Un Régulier dans le Siècle et de l'Exercice d'un Enterré vif connaît assez bien celles de ses faiblesses qui lui interdisent le roman ; du moins ce qu'on appelait ainsi jusqu'à nos petits messieurs et grandes dames qui remplacent les hommes par du dessin de machines. Certes Benda aime ceux qui « savent rendre l'abstrait charnel », mais il sent que le métaphysicien fait tort en lui au psychologue ; mieux : il le sait, il l'avoue. Certes, il aimait raconter des « hispoires » (je dis bien : hispoires) mais ne s'abaissait — ou ne s'élevait — pas jusqu'à donner aux « âmes particulières » la qualité d'attention qu'exige l'art contemporain. Les seuls personnages dignes à son avis des « hispoires » romanesques seraient ceux-là « qui font penser » : les types ; nous ne savons même pas si Arnolphe est provincial ou parisien. Ne lisez pas Molière, ordonnait donc André Breton. « Gloire, en revanche, aux maîtres d'outre-Manche qui nous apprennent le poids de leur héros, ce qu'il mange à midi, dans quel drap il se couche, nous montrent enfin des êtres « vivants » », conclut Benda. Ici, le sarcasme grince. En un temps où le public exige (et la critique moutonnaire) que « l'art soit tout affectif », Benda se savait condamné comme romancier.

Pour comprendre à quel point cet homme est déplacé en son temps, il n'est que de lire coup sur coup Belphégor, 1918 (« Ce que la plupart des hommes cherchent dans le spectacle des



*œuvres d'art, c'est une occasion de communier avec des mouvements humains, d'éprouver l'émotion de sympathie; ce qu'ils veulent, c'est aimer avec Des Grieux, haïr avec Iago, trembler avec Desdémone, soupirer avec Phèdre, mourir avec Werther. Aussi bien ne se plaisent-ils qu'à la peinture des sentiments qu'ils sont capables d'éprouver... ») et cette phrase de Gide, publiée en 1927 (Journal des Faux Monnayeurs) : « Chaque être ne comprend vraiment que les sentiments qu'il est lui-même capable de fournir. » Ou celle-ci encore, du Journal d'Édouard : « Mon cœur ne bat que par sympathie. » Antipathie s'exprima-t-elle plus parfaitement? Pour ainsi dire : mot à mot? Étonnez-vous après cela si André Gide estimait que Paulhan fit à Benda la part trop belle dans La Nouvelle Revue Française. Benda juge pourtant très bien, dans Le Style d'Idées, les romans à thèse ou à intention scientifique, modèles accomplis de l'idée appauvrie et donc « inadéquate ». Les romans « explicateurs » ne lui paraissent bons, et comme il a raison, qu'en tant qu'ils oublient d'expliquer, qu'en tant qu'ils se renient. Quant au roman psychologique, Benda lui reproche pertinemment de se borner à « décrire les sentiments » au lieu de les approfondir. Enfin, dans les romans qu'il appelle assez bizarrement « philosophiques » et parmi lesquels il classerait La Case de l'Oncle Tom, il approuve des intentions qu'il croit morales ou subversives, mais déplore qu'ils n'apportent que « très peu d'enrichissement intellectuel ». Tantôt psychologiques, tantôt philosophiques, les romans de Benda me semblent trop explicateurs, à moi, et de ce fait en porte à faux. Ce n'est donc point là ce qui lui assure sa place dans nos lettres, ni sa fonction.*

Benda, c'est le clerc, et par conséquent l'emmerdeur; celui qui démontre que Bergson donne au substantif « intuition » divers sens incompatibles, contradictoires; qui écrit sur la cléricature un pamphlet dont tout le monde connaît et méconnaît le titre : « Pamphlet contre les intellectuels », écrit simplistement le Grand Larousse encyclopédique. On m'assure que Paul VI y fit naguère une allusion (avec le contresens de stricte orthodoxie). Dieu sait si Benda s'était expliqué là-dessus : « Précisons bien ma thèse, sur laquelle on s'est plu à se méprendre. Je n'ai jamais dit que le clerc eût pour fonction unique de s'enfermer dans la contemplation de ses valeurs éternelles en laissant le monde laïc se débattre comme il peut dans son essentielle impiété.

*J'ai dit au contraire (Fin de l'Éternel, conclusion) que le clerc peut fort bien, sans cesser d'être clerc, descendre en ce monde déchu afin d'y introduire de ses valeurs divines, encore qu'il ne les y puisse jamais faire régner totalement. En d'autres termes, j'admets le clerc séculier, le clerc militant, le clerc qui, pour obtenir quelque chose de la nature humaine, se résigne au relatif. Mais je tiens qu'à côté de ce séculier il faut des réguliers, de purs spéculatifs, qui maintiennent l'idéal dans son absolu, hors des altérations qu'il doit nécessairement subir pour passer dans le réel. Je tiens qu'à côté des prédicateurs de la chaire et des directeurs de conscience, il faut des solitaires qui écrivent l'Imitation. A côté des magistrats qui rendent dans nos prétoires une justice relative, il faut une Cour de cassation qui, loin des incertitudes de la cité, tend à garder les lois de la justice éternelle.*

*Or l'existence de ces spéculatifs est justement ce que le siècle n'admet pas. Ce qu'il m'assène depuis dix ans, c'est : « Nous ne voulons plus de contemplatifs ; nous voulons que tous les spirituels soient actifs ; l'attitude morale, fût-ce la plus haute, qui ne cherche pas directement à rendre l'humanité meilleure et se tient hors de la lutte n'a que nos mépris. » Cette réponse m'est lancée par tous les partis, par le conservateur comme par le démocrate, par la piété comme par l'incroyance, par le nationalisme comme par le marxisme. Elle exprime la volonté des modernes, y compris les meilleurs, de ne respecter que l'action. J'aurai du moins le mérite d'avoir donné à ce propre de notre âge l'occasion de pleinement se déclarer. » Je contresigne cette page.*

★

*Ce clerc, qu'on pourrait se borner à définir de la sorte, sociologiquement, il arrive aussi que ce soit cet homme-ci, par exemple un individu plutôt petit, à peau plutôt rose, à jolis cheveux sagement disposés en franges sur le front, à lèvres un peu serrées, très peu sensuelles. Très cléricales, dirait-on. On aurait tort : il est vrai que je ne l'ai jamais vu prendre au restaurant de plaisir gustatif. J'avouerai même qu'en 1936, à Londres, lors de la réunion du Plénum de l'Union des Écrivains pour la défense de la culture, il me scandalisa — chez Simpson's et dans quelques*

autres endroits aussi généralement réputés où je l'escortais, en refusant de prêter aux mets son attention. Il n'avait pas encore publié sa Jeunesse d'un Clerc, où je devais découvrir que, Français jusqu'à l'os quant aux valeurs intellectuelles, il répugnait à cette affectation de bâfrerie, de gourmandise ou même aux raffinements gourmets à quoi l'on reconnaît paraît-il le « bon » Français. Il n'a jamais lu, je parie, Brillat-Savarin. Sans doute est-ce en partie au mépris du bien manger qu'il doit sa fraîcheur d'octogénaire et la présence d'esprit du quasi-nonagénaire.

Ce juif merveilleusement étranger aux valeurs judéo-chrétiennes ; ce juif fortement hellénisé (pardon : cet Hellène) n'était pourtant point tenu par sa cléricature à l'ascétisme ou à la chasteté. Parmi les pages les plus charmantes de sa forte et belle autobiographie, il faut compter celles, nombreuses, où il relate certains épisodes, le plus grave y compris, de sa vie de bourgeois aisé. Inférieure à la moyenne, sa taille ne semble pas lui avoir nui auprès des femmes. Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui deux années durant couche avec une dame sans que ni elle ni lui sache le nom du partenaire ? Je fus surpris jadis, j'en conviens, de lui découvrir une vie privée si riche, si heureuse et si peu conformiste. Sans doute pourrait-on discerner dans ses mœurs sexuelles et affectives un rien de ce judaïsme qui reléguait alors la femme aux fonctions de mère et de ménagère, statut dont sa propre famille lui avait offert le modèle. C'est pourtant surtout par cléricature que, des dizaines d'années durant, il refusa de laisser les dévoreuses de temps et de forces envahir la vie douillette qu'il se rêvait, et que, même après sa ruine de 1913, il réussit à proroger. Plus rassis, il vint à s'avouer que le statut de mariage, avec cette castration partielle qu'il suppose, est peut-être, tout compte fait, plus propice que le célibat à l'exercice loyal et paisible de la cléricature. Celui qu'un « bon » Français aurait appelé un homme à femmes passa les dernières années de sa vie avec une seule épouse qui lui donna enfin ce dont il avait toujours rêvé : l'intelligence unie à la beauté, mais ne pouvait guère trouver dans la frivole bourgeoisie que lui ouvraient auparavant sa situation et sa fortune. Au moment où le concile se demande s'il faut ou non marier les curés, Julien Benda laisse à Paul VI un témoignage que le Saint Père aurait profit à lire (et plaisir, donc !).

*Dossier scientifique sur les mœurs et les idées de cette espèce en voie de disparition : le clerc, La Jeunesse d'un Clerc, Un Régulier dans le Siècle et l'Exercice d'un Enterré vif sont écrits d'un ton parfois enjoué, souvent vif, et m'ont offert, trente ans après ma première lecture, quantité de moments délicieux. Je les ai lus, ces trois livres, une bonne demi-douzaine de fois ; ils résistent bien à cette promiscuité.*

*Parce qu'il se battit âprement pour Dreyfus, contre le bergsonisme, et courageusement pour toutes les justes causes (les Abyssins, les Républicains espagnols, les victimes des tyrannies) et que son respect de la justice et de la vérité lui commandait de honnir les menteurs, les iniques, on l'imagine hargneux, haineux, ou du moins fermé sur soi. En effet, il haïssait Mercier, Guillaume II, Franco, Hitler, et les eût fusillés sans broncher. Outre que, s'ils l'avaient tenu à leur disposition, ceux-là l'auraient traité avec la même rigueur, cette haine me paraît sainte. Quand un Hitler refuse à des centaines de millions d'hommes de les reconnaître pour tels : Noirs, Jaunes ou circoncis, le devoir du clerc est de tout tenter pour le détruire. Pour une fois d'accord avec la sagesse des Chinois, saint Thomas nous l'enseigne. Benda était donc un homme des plus sociables. Enfant heureux, toujours de bonne humeur, homme beaucoup trop mondain, gaspillant ainsi des soirées qu'il eût mieux employées à rêver ou écrire. Tant pis pour lui. Tant mieux pour nous, qui lisons dans ses mémoires quantité de portraits, d'anecdotes. Capable de déceler sous l'histriion le « grand athlète » que fut aussi d'Annunzio et, sous la goujaterie délibérée de Clemenceau, le seul homme — avec Poincaré — d'un caractère assez indépendant, assez sauvage, pour préférer la France à sa circonscription, la nullité de tout Noailles ne l'aveugle pas sur le pathétique de ce corps infantile avec qui on ne couchait jamais (c'était toujours avec la poétesse, ou la comtesse).*

*Benda fut bien plus divers qu'on ne pense. Intellectuel, oui ; intellectualiste, peut-être ; rationaliste, assurément, de ceux qu'on méprise aujourd'hui et que l'on calomnie au nom du viscéral, de l'irraison, de la folie ; mais religieux aussi. Religion de la science, religion de la justice, religion de la vérité et même, plus inattendue chez lui, cette religion de Lamartine dont le grand âge lui-même ne sut jamais le délivrer. Que de foi en cet agnostique ondoyant et divers ! (Il est vrai qu'il avait pu admirer*

*dans la phrase fameuse de Lamartine sur Saint-Just un juste pressentiment de ce qu'il pensait de soi.) Épris de mathématiques, mais aussi d'histoire à la Langlois, à la Seignobos. Or, qu'y a-t-il de moins nécessaire, de plus contingent, que l'histoire? Capable de rester enfermé dans sa chambre pour y composer sous Hitler son Exercice d'un Enterré vif, mais paresseux, et rêveur, et révasseur, et rêveur, et dormeur; une vraie marmotte! Cette grande puissance de sommeil, il l'accordait sans effort à sa veille ardente. Le clerc en lui feint de mépriser l'artiste, et de lui préférer l'érudit; mais Benda passe des heures à polir une page, et confesse ne se plaire qu'auprès de l'oiseau rare en qui s'accordent la rigueur du savant et les dons de l'artiste. Voluptueux en ceci encore que le piano compta pour lui beaucoup, et que, des dizaines d'années durant, il y travailla ou s'y joua plusieurs heures chaque jour; jusqu'au moment où il décida que c'était empiéter indûment sur la cléricature, et s'interdit cette faiblesse. Voilà un mouvement que j'aime, et que j'admire.*

*Ce qu'en lui j'admire le plus c'est pourtant le mépris absolu du qu'en-dira-t-on. Etiam si omnes, ego non fut sa devise. De l'extrême droite à l'extrême gauche il emmerda tout le monde. Il me choquait un peu, en ma jeunesse, ce clerc éclectique, dont les articles paraissaient dans toutes sortes de journaux et revues, qu'ils fussent de droite ou de gauche. Aujourd'hui, à l'âge à peu près qu'il avait quand je le connus, je me suis fait mettre et me suis mis à la porte d'un assez grand nombre de périodiques américains ou français pour comprendre ce qu'alors je réprouvais. Citez-moi le quotidien, l'hebdomadaire, où l'homme indépendant puisse toujours s'exprimer librement sur tout? Le copinage ou la publicité, les avant-gardes ou les chrétiens de gauche: autant de raisons d'une fois ou l'autre le bâillonner. Allez donc publier dans un journal de la gauche libérale que, si vous admirez tel de ses chefs, vous ne pouvez que mépriser deux ou trois de ces grands messieurs. J'en connais qui se sont fait vider d'un hebdomadaire pour n'avoir pas célébré autant qu'elle estimait en avoir le droit telle chatouilleuse héroïne du soi-disant « nouveau » roman; d'autres, dont il fallut sacrifier le papier parce qu'à tant d'objets futiles, hideux, qu'on expose désormais pour l'admiration des gogos, ils avouaient préférer l'Annonciation de Fra Angelico. Benda, c'était l'homme précisément qui disait à chacun son fait: aux gens de droite dans*

*les journaux de gauche; et réciproquement. Impitoyablement fidèle à sa vocation, la grandeur de la France, la survie de l'espèce et sa mort elle-même lui importaient infiniment moins que son idée de la justice et de la vérité.*

*« Ézéchiél chez Ninon », écrit-il plaisamment de soi, pour définir sa vie mondaine. On dirait aussi bien : Antigone devant Créon; d'autant plus admirable peut-être qu'à la différence de cette obstinée, ce n'était pas l'amour d'un frère ou des hommes qui l'invitait à s'exposer.*

Étiemble

## *La Jeunesse d'un clerc*





## AVANT-PROPOS

*Ces pages, comme toutes les pages où un auteur parle de lui-même, demandent de l'indulgence, voire de la sympathie. Je les livre aux quelques personnes qui éprouvent ces sentiments pour ma forme d'esprit. Mon vœu est que les autres ne les lisent point.*

*Un mot sur mon mobile. Il ne fut point le plaisir de traiter de ma personne, mais d'ordre plus généreux. Je crois que, dans une certaine famille humaine qui traverse toute l'histoire et y aura joué quelque rôle — disons schématiquement les tenants de l'idéalisme absolu — j'aurai été un exemplaire assez complet. C'est le désir d'offrir au psychologue une description un peu poussée de ce spécimen qui m'a fait faire ce livre. C'est un mouvement de savant. Je voudrais verser aux annales de la science de l'Homme une observation bien faite sur un certain type humain. Je lègue mon crâne au muséum, avec quelques observations sur sa structure. C'est avouer mon espoir d'être lu par certains hommes de science, même si leur cœur ne m'aime pas.*

*J'écris aussi pour vous, mon élève, jeune homme de ma famille morale. J'aimerais vous servir à reconnaître de bonne heure qui vous êtes et quelles disciplines vous conviennent, à ne point perdre votre temps à des fréquentations aimables, voire pathétiques, mais dont votre forme d'esprit n'a que faire pour sa perfection. J'aimerais, en vous passant le flambeau, vous porter aide pour en cueillir toute la lumière.*

Juin 1936.



## CHAPITRE PREMIER

### LA FAMILLE

I. Enfance heureuse. — Stations près du piano de mon père. — J'entre dans la vie sous le signe de la confiance, de l'admiration, de la vie sereine et facile. — Effets d'une telle enfance : elle a éclairé toute ma vie, mais m'a mal préparé aux épreuves. — Ma gaieté naturelle, inaptitude à la tristesse.

II. Je n'ai pas connu mes grands-parents. J'échappe à l'orgueil dynastique. — Indépendance économique de mon père et de ma mère par rapport à leurs ascendants. Effets sur moi de cette condition. — J'ignore le bloc familial.

III. Formes d'esprit de mes deux parents. Je combine l'esprit philosophique de mon père au tempérament littéraire de ma mère.

IV. Idées politiques parmi lesquelles j'ai grandi. Conceptions politiques d'une famille juive au début de la Troisième République. Leur identité avec celles de la Révolution. Accueil de non-juifs à la République. — Nature du patriotisme de mes parents. — Ambitions juives; une source de l'antisémitisme. — Libéralisme total dans lequel je suis élevé en matière de religion. Incompréhensions qui en résultent. — L'enseignement qu'on me propose m'est présenté dans l'absolu, jamais comme l'expression d'une tradition.

V. Éducation morale : on m'exalte les vertus de l'intelligence, assez peu celles du caractère. — Conception non tragique de la vie commune à tout un monde de cette époque. — Traits qui marquent déjà le tour de mon esprit.

VI. J'accepte l'éducation qu'on me donne et ne la mettrai jamais en question. — Mon peu de goût naturel pour l'inquiétude morale. — Vue d'ensemble sur ces premières années.

## I

Mon père, Camille Benda, né en 1827, appartenait à une vieille famille juive de Belgique, alliée aux Reinach, aux Emden, aux Errera, aux Propper, et autres magnats de la finance flamande et hollandaise. Ses parents menaient, à Bruxelles, une vie de bourgeois aisés et honorés.

Mon père était l'aîné de trois garçons, et de trois filles. Il se destinait à l'état d'ingénieur, avait le culte des mathématiques et, plus généralement, de la science. En même temps, très sensible à la musique, remarquable exécutant et même petit prodige. Il avait joué, à douze ans, le *Concertstück* de Weber devant le roi des Belges.

Mon grand-père avait le goût des vastes spéculations financières. Un jour, par un destin assez courant dans ma famille et dont j'ai respecté la loi, il se trouva ruiné. Les fils durent s'occuper de gagner leur vie. Mon père avait alors vingt-deux ans. Il vint à Paris, entra dans la maison d'exportation d'un de ses oncles, dont il devait bientôt épouser une des filles et prendre la succession.

Sans avoir le mépris de son travail, et d'ailleurs incapable de quereller le sort au nom d'une personnalité à quoi il attachait peu d'importance, mon père gardait sa religion à la science et à ceux qui s'y vouent. Il se lia alors d'une amitié qui ne devait finir que par la mort avec le docteur Paul Lorain, encore étudiant, futur professeur d'Histoire de la Médecine à la Faculté, ami lui-même de Henri Sainte-Claire Deville, du physiologiste Marey, du physicien Cailletet, de Marcellin Berthelot, etc. Cette liaison devait avoir une grande influence sur ma formation par l'atmosphère de science où elle m'a fait grandir. Comme Montaigne, j'eus la chance d'avoir un père « plein de révérence pour les doctes ».

En 1857, âgé de trente ans, mon père épousa sa cousine. Bientôt leur naissait une fille, ma sœur Aline, morte il y a peu de temps.

Les débuts du ménage furent très modestes. Ils habitaient un petit logement, rue du Temple, n'avaient qu'une servante. Mon père étendit ses affaires, fonda au Japon une maison qui



JULIEN BENDA

La jeunesse d'un clerc

suivi de

Un régulier dans le siècle

et de

Exercice d'un enterré vif

Pour connaître Julien Benda, il ne suffit pas d'avoir lu ses livres les plus fameux : *Belphégor*, *La Trahison des clercs*, *La Fin de l'Éternel*, ou les plus discutés : cette *France byzantine* qui lui fit, outre ceux qu'il comptait déjà, beaucoup d'ennemis nouveaux. Quelque intérêt qu'on prenne à ses romans, quelque profit à sa critique du bergsonisme, c'est dans les trois volumes de *Mémoires* qu'on aimera l'homme, j'espère ; qu'on jouira de ce diable de clerc.

Lorsque Paulhan, contre l'avis de Gide, qui n'aimait pas Benda (lequel le lui rendait bien) publia dans *La Nouvelle Revue Française* cette *Jeunesse d'un clerc* qui enchantait notre jeunesse, il prouva une fois de plus la sûreté de son goût et que, contrairement à la légende, l'esprit de chapelle ne le possédait pas. Puis ce fut *Un régulier dans le siècle* ; plus tard, sous l'Occupation, l'*Exercice d'un enterré vif* ; enterré vif par les lois racistes qui frappèrent ce juif pourtant fort peu enclin à célébrer le judaïsme ; laïc parfait qu'il se voulait au milieu de toutes ses religions.

Baudelaire nous met à nu son cœur, qu'il dit ; Rousseau nous montre ses fesses. Nous criions au chef-d'œuvre. Pourquoi non ? Mais pourquoi ne prendrions-nous pas autant au moins de plaisir à cet écorché vif d'un esprit lucide, sensible, sensuel ? Et même, mondain bien plus qu'on ne pense : ce qui nous vaut, outre un tableau parfait de la Troisième République à ses débuts, des anecdotes vives, des mots féroces, l'analyse d'amours nombreuses et celle du cerveau d'un clerc. Quelle complexité chez cet homme que sa fable présente hargneux, rageur mesquin ! Sans pudeur, sans impudeur, voilà donc un clerc, un vrai, qui sans défroquer se défroque. Quiconque aime les hommes libres aimera ces *Mémoires* d'Eleuthère. Il eut cent ans le 26 décembre 1967. Je le crois assuré de vivre plus que centenaire : aussi longtemps que nos lettres.

ETIEMBLE



9 782070 205912



68-I A 20591 ISBN 2-07-020591-6

Extrait de la publication